

MARCEL JOUHANDEAU

# Parousie

Journaliers XXII  
février 1967-juillet 1968

*nrf*

GALLIMARD







I

*Février-avril 1967*



20 février 1967.

Dernier matin où nous nous réveillons sans enfant, sans l'enfant dont la présence va tout changer dans cette maison. Élise ne met plus de mesure à son enthousiasme, à ses profusions. Elle veut interrompre le voyage du retour pour acheter au Bazar de l'Hôtel-de-Ville un tricycle qui éblouira Marc.

En l'honneur de cet avènement, j'ai chanté ce matin à l'harmonium un *Magnificat* de ma façon, en faisant revenir le mot *Magnificat* et la mélodie qui l'accompagne non seulement entre les versets, mais au milieu de certains autres qu'il interrompait avec bonheur, comme une échappée de liesse.

J'écris à Castor : Imagine la fête, si tu peux. C'est Noël aujourd'hui chez nous, notre Noël privé, car j'aime cet enfant que nous allons introniser ce soir comme le Seigneur dans notre maison.

Il est des êtres misérables qu'il faut plaindre. Je

pense à l'hostilité évidente de nos domestiques à l'égard de Marc.

*22 février 1967.*

J'entends de mon lit Élise et Marc parler. Que se disent-ils? Ils habitent sur le même palier, moi au-dessus.

Cette journée d'hier a été idyllique.

Était-ce à mes yeux seulement? Cet enfant a un charme divin.

Je n'ai pas assisté aux premières réactions de l'enfant, quand on lui a annoncé qu'il allait quitter sur-le-champ l'hôpital pour toujours.. Chargé de multiples démarches auprès de l'administration, je courais d'un bureau à l'autre, pour obtenir, comme on dit à propos des prisonniers, la levée d'écrou.

Il paraît qu'à la vue d'Élise, quand on lui a dit qu'il allait partir, abandonner ses camarades, il a éclaté en sanglots.

Simple formalité du cœur peut-être, qui a sa politesse, son savoir-vivre.

Bien vite, quand je suis entré avec sa tante Monique dans le dortoir, il a souri à l'idée de me suivre et à l'aventure qui l'attendait.

En même temps, autour de nous, tout le monde s'affairait, entassant les petits vêtements, le linge dans une valise.

Une fois son bagage fait, on s'est occupé de la toilette de Marc si bien que, paré pour le départ, il brillait comme un ange de gloire, élégant dans sa pauvreté.



Quel vide il va laisser!

On sentait en lui un personnage, les autres si ternes, l'entourant d'attentions, de soins, comme une idole.

Avant de franchir la porte, comme on lui faisait une ovation, de lui-même il est allé serrer la main des malades qui gardaient le lit et quand nous arrivâmes dehors, on entendit retentir sur le balcon du deuxième étage, où tous ses camarades valides s'étaient massés, *Le Chant du départ* :

— Ce n'est pas un adieu, mon frère. Marc, ce n'est qu'un au-revoir.

Les larmes nous aveuglaient.

M. Morel, l'infirmier-major porta Marc dans ses bras jusqu'à notre voiture, où l'enfant n'avait jamais voulu jusque-là de son plein gré monter. Maintenant, prêt à tout, il s'abandonnait, étonné par tout ce qui se présentait de nouveau pour lui. Au moment où l'on démarra, il y eut un choc et puis plus rien ne parvenait à le distraire du déroulement du paysage et surtout des lumières qui au passage nous gifflaient.

Le voyage faisant se succéder les émerveillements, il fallait voir l'enfant saluer Notre-Dame, la place de la Concorde, les chevaux de Marly sur lesquels j'attirais son attention, bientôt l'arc de triomphe de l'Étoile. Il ne cessait de parler avec douceur, scandant ses mots de ah! et de oh! que lui arrachait l'admiration. J'étais placé à l'avant et devais me retourner pour le voir, assis sur les genoux d'Élise, sa tante Monique auprès d'eux; quand la voix de Marc trébuchait, j'allais au-devant de son intelligence.

Notre station au Bazar de l'Hôtel-de-Ville ne fut pas sans importance. Marc entra par là dans le décor de Paris qui l'éblouissait plus que le tricycle dont il ne parut pas admettre la nécessité.

L'arrivée à la maison fut comme une apothéose. A la vue du parc, des murs, de l'escalier tendus de pourpre, l'enfant se récria. Devant son lit qui ressemblait à un coffret précieux il se mit à danser.

Croit-il à ce qui lui arrive? Il semble rêver.

Le vulgaire ne voit dans ce qu'il regarde que ce qui boite. Pas lui.

Je me souviens de l'encoche que je porte à la lèvre qu'on ne manquait jamais de faire, avec plus ou moins d'insistance, remarquer, selon qu'on avait plus ou moins d'éducation, de tact ou de cœur.

La domestique, en abordant Marc, n'a vu qu'une chose, qu'il louchait et l'a signalé assez fort pour que le front de l'enfant s'attristât.

Ce ne fut qu'un nuage.

Installé dans le salon rouge, pour dîner, était-ce l'effet de la fatigue? il demeura longtemps immobile, observant toutes choses à l'entour.

Il dit : « Il y a beaucoup de fenêtres. » Puis, fasciné par le plafond de chêne qui rutilait, il voulut monter sur la table, pour le toucher. Voilà qu'il se reconnaît dans le pastel de Marie-Paule.

Mais bientôt il n'eut plus de regard que pour mon portrait en pied, grandeur naturelle, chef-d'œuvre d'André Quellier. Dans son inconscient restait-il quelque chose de ce tableau qui longtemps domina son berceau. Je le lui avais donné le jour de son baptême et je dus plus tard le racheter à son bourreau.

Il dit, en le montrant : « C'est pépé. Lui et pépé ça fait deux pépés. » Et comme en même temps il apercevait dans une glace une réplique du portrait : « Avec celui-là, trois pépés. » Et me voilà par la grâce de cet enfant, comme la divinité même, multiplié en trois personnes qui n'en font qu'une.

Ne dirait-on pas que j'ai tout arrangé (c'est le savoir-vivre) pour qu'en moi cohabitent le meilleur et le pire, à la condition, bien sûr, que le mal en question ne fût dommageable à personne.

La maison depuis hier n'est plus la même. C'est un temple où dort un enfant. Sa chambre est exactement au-dessous de la mienne. Je songe à son petit cœur qui va battre la chamade, quand il se réveillera dépaycé. Parmi le chant des oiseaux du parc il vit un conte de fée. Sa chambre et son lit sont orientés vers le soleil levant. Il ouvrira les yeux sur une lumière d'or.

Élise me stupéfie, béate en présence de Marc à peu près comme les rois mages et les bergers. La tendresse qu'elle éprouve me rappelle celle

qu'elle témoigna jadis à un oiseau tombé du nid devant notre porte.

Je revois le cortège des amies qui nous accompagnèrent à Brévannes, l'assemblée des petits camarades autour de notre candidat au bonheur. Sa popularité était certaine. Il avait conquis tout le monde, mais dès que j'apparus, tout d'un coup le passé pour lui s'abolit. Il y eut dans le regard et le sourire qu'il jeta sur moi une adhésion totale.

Comment cet enfant m'a-t-il « blessé d'amour », à ce point, dès sa naissance? Si j'ai si longtemps logé et nourri sa famille, c'était surtout pour qu'il ne dormît pas à la belle étoile et ne mourût pas de faim et voilà qu'aujourd'hui, ce que je n'aurais jamais cru possible, osé espérer, se réalise. Marc est avec nous, chez nous. Essayons de faire de lui un homme.

On avait d'abord caché le chien. Dès qu'il le voit, avec beaucoup de raison Marc l'appelle « loup ».

Je me rends compte maintenant que ma patience et la bêtise, la vulgarité, la méchanceté de la plupart des gens à qui j'ai affaire chaque jour sont également sans mesure. Alors plus de problème ni de drame possible.

Quant à « mes goûts passés », ils me semblent passés, refoulés dans le passé, ma mémoire deve-

nue comme un magasin, comme un musée, comme une bibliothèque où l'on range des archives.

Est-ce la présence de Marc? Je me sens assagi, pacifié, purifié.

Parfois, la malheureuse expérience que nous avons faite avec la mère me trouble. Il s'agit de ne pas recommencer, de se conduire autrement. Rien d'ailleurs ne dépend de nous seuls.

Parfois on dirait qu'il y a entre Élise et Marc un procès à régler. Est-ce un reproche qui rend le regard de l'enfant si dur, quand il se pose sur elle. Ce qui est sûr, d'instinct il ne l'aime pas. L'écueil, c'est qu'à cet âge on ne connaît pas son propre intérêt et le connaîtrait-on, on n'est pas capable de calcul, de dissimulation; on n'a aucune aptitude à l'hypocrisie qui est une des suites fâcheuses de l'expérience de la vie, de l'éducation quelquefois. Marx apprendra assez tôt à sourire, quand il lui plairait de froncer le sourcil, à caresser, quand il préférerait mordre. Impossible de l'amener à se contrefaire et Élise observe ses moindres réactions en face d'elle sévèrement, implacablement.

Ce matin, elle a déjà dit (c'est le troisième jour) : « S'il ne se corrige pas, je le ramènerai d'où il vient. »

Marc est encore dans les limbes. Sa personnalité se forme lentement. Il prend ses mesures de loin, en tâtonnant dans sa nuit à l'approche du Jour.

Je remarque souvent que ce qu'il ne pardonne pas facilement à Élise, c'est le ton autoritaire sur

lequel elle me parle. Dans ces occasions, le visage de l'enfant s'assombrit, se crispe.

Il y a au contraire entre Marc et moi une sorte d'harmonie préétablie, je ne sais quelle complicité quasi antédiluvienne. Il y a aussi chez moi à près de quatre-vingts ans une disposition à l'enfance (je n'emploie pas ce mot péjorativement), à se demander lequel de Marc ou de moi est le plus naïf, le plus gai. Autant que possible, je me suis toujours fait le contemporain de ceux qui m'abordent. Je me mets sans effort à leur niveau. C'est une forme de politesse.

Ce soir, nous avons convié des amis. Marc est assis à table, comme « un petit homme », heureux à en être un peu fou.

Après le repas, c'est moi qui ai conduit Marc dans sa chambre. Je l'ai déshabillé et revêtu de ses vêtements de nuit. Quand je dis que je devais rejoindre nos hôtes, en se rencognant, lui : « Viens plutôt dormir près de moi. Il y a place pour nous deux. »

Le regard de Marc et le mien se rencontrent-ils, nos êtres se confondent. Aussi bien, dès le jour de sa naissance et à plus forte raison de son baptême, je l'ai adopté gratuitement tout entier et pour toujours. Le sait-il? Sa présence me rend chaste, comme s'il me sanctifiait.

Ce qui, je l'espère, nous permettra de le garder, c'est son sommeil admirablement réglé. Il ne se réveille jamais au cours de la nuit.

Parle aussi en sa faveur la grâce de son petit corps svelte et de son visage aux expressions

impayables sans doute une loucherie le gâte que nous corrigerons, dès que le moment sera venu.

Je reverrai toujours le lendemain de son arrivée Marc tout nu dans le lavabo de la salle de bains, les bras noués autour du cou d'Élise en robe de gaze transparente. Impossible de ne pas penser à Lucas Cranach.

Marc appelle l'harmonium « La Chanson ».

– Laisse-moi toucher à ta chanson.

Comme je tranche un fruit, il me dit : « Ainsi, les poires et les pommes ont une queue comme les chiens. »

L'analogie est lointaine. Qu'un enfant de cinq ans l'ait remarquée est notable.

Cette nuit, j'ouvre les yeux dans les ténèbres de ma chambre sur mes mains illuminées. Je crois à un miracle, quand je m'aperçois que cet éclat est dû à un rayon de lune qui filtre par un défaut de la persienne. N'y a-t-il pas là quand même un don du Ciel?

Il est venu me voir hier à la fin du jour quelque'un de très beau, pour m'inviter à passer avec lui une soirée. On viendrait me chercher en voiture et on me ramènerait.

Marc m'a permis de tout refuser sans regret. Si j'acceptais, je n'oserais plus le prendre dans mes bras et je préfère le bonheur que j'éprouve à le voir s'endormir, quand je le berce de mes contes, à tous les plaisirs du monde.

On dirait que cet enfant ne vit que par moi et pour moi. Il faut l'entendre m'appeler pour en être sûr. Il met dans les deux syllabes par lesquelles il me désigne plus que de la tendresse, une sorte de passion.

Chaque fois que je le quitte, il est au désespoir et mes retours donnent lieu à des fêtes qui rendent Élise jalouse.

Elle a dû glacer son petit cœur une ou deux fois en le morigénant et le sentiment qu'il éprouve à son égard demeure embué de crainte.

Je ne puis me tromper cependant sur la sincérité des élans qui portent Élise vers cet enfant; elle est attachée à lui comme malgré elle et malgré lui.

Vais-je raconter ici ce qui s'est passé dimanche? Je le dois. C'est un trait de mœurs presque incroyable.

Rien ne m'a toujours été antipathique, odieux autant que les artifices, les pharmacopées, l'ivresse, le sommeil ou les excitations obtenus par l'opium ou une drogue.

Or, nous avons réuni des amis ce jour-là et vers 4 heures après midi se présentent, sans être invités, deux jeunes gens qui pouvaient avoir vingt-cinq ans. L'un était depuis peu de temps entré en relation avec nous. Il appartient à une des familles les plus distinguées de France, dont le nom n'est ignoré de personne. L'autre parfaitement inconnu de nous.



Le premier nous sembla tout de suite dans un état étrange. Comme je me rendais dans mon cabinet, pour prendre un livre, il m'y suivit et se jeta sur moi d'emblée, en proie à une sorte de délire, à se demander s'il en voulait à ma vie, s'il s'agissait pour lui de me mordre ou de m'embrasser. D'un tour de main je me débarrassai du personnage qui regagna le salon, tandis que je me rajustais, mais arrivais-je au milieu de nos amis, je m'aperçus que l'énergumène avait entraîné Élise à l'écart et qu'il se livrait sur elle aux mêmes violences qu'avec moi. Je le ramenai vite à la décence et comme Marc pleurait à la vue du désordre causé par l'énergumène, celui-ci s'empara de l'enfant et, après l'avoir jeté brutalement sur un siège, il s'assit sur son visage au risque de l'étouffer.

La colère alors me saisit au point que, ma force décuplée, je parvins à pousser dehors les deux visiteurs importuns, mais la nuit venue, quel désarroi fut le nôtre, quand nous nous aperçûmes qu'ils avaient emporté nos clefs!

Après maints appels vains au téléphone, nous dûmes dormir dans une maison ouverte.

Voilà à quels attentats on est exposé de la part d'une jeunesse désaxée, sans contrôle sur elle-même, sans respect pour personne, pour rien.

Mes parents, mes grands-parents avaient beau être pauvres, les meubles dont ils s'entouraient étaient distingués.

Je me souviens du secrétaire en cerisier de grand-mère Blanchet et du guéridon en noyer second Empire qui se trouvait dans la chambre où je dormais enfant. On pourrait les retrouver sans doute aujourd'hui chez ma sœur, comme j'écris en ce moment, assis dans le fauteuil rustique de mon grand-père paternel.

Ces simples constatations montrent à quel point est important le choix d'objets qui seront, s'ils en valent la peine, les témoins intimes de plusieurs générations.

Ce qui nous est pénible chez Marc, c'est qu'il porte le nom de son bourreau, nom que nous évitons de prononcer. Marc lui-même doit partager notre sentiment. Lui demande-t-on comment il s'appelle, il répond : Marco Polo.

Il s'en est fallu de peu et nous étions des dieux. C'est d'ailleurs dans cet espoir que le péché originel a été commis et l'incarnation ne fut-elle pas une tentative de Dieu pour nous réintégrer en Lui, pour nous agréger au moins à Lui.

Marc me dévore du matin au soir. Il ne peut me perdre de vue sans m'appeler. Ce qui m'émerveille, c'est le nombre des intonations qu'il peut donner aux deux syllabes qui dans sa petite bouche me désignent : Pépé. Cela va de la tendresse à l'adoration, à une adoration où affleure parfois l'ironie, comme si en de certaines occasions, il me reprenait, me morigénait, me tançait.

Aujourd'hui, je vais signer mes *Journaliers IX* chez Gallimard. Que va-t-il devenir sans moi?

Baudelaire n'est pas du tout mon fief, comme il est celui du susceptible M. Pichois.

L'admiration n'a rien à voir avec la sympathie. Le génie de ce poète peut m'étonner, parfois m'effrayer. Il ne m'attire ni ne me retient. Son goût du pittoresque et du macabre effarouche mon optimisme et mon goût pour une certaine mesure dans l'expression m'éloigne de lui.

Le critique chez l'auteur des *Fleurs du Mal* ne doit pas plaire à Philippe Auserve. J'ouvre la *Pléiade*, page 605 et je lis : « le méprisable auteur des *Jardins*. » En quoi l'abbé Delille est-il méprisable, plus méprisable que l'auteur des *Femmes damnées*? Rien ne répugne au bon sens comme ce ton; Baudelaire veut être antipion, quand il parle de Villemain, et il prend ici et là l'accent d'un chien de quartier, d'un adjudant, d'un garde champêtre, à faire pâlir de jalousie François Mauriac.

Ces faiblesses n'empêchent pas que Baudelaire impose et se situe parmi les plus grands, quand il est inspiré, aussi méritait-il, quoi qu'en pensent ses thuriféraires sourcilleux, qu'on ne négligeât rien de ce qui le touche. Comment une lettre de l'enfant qu'il fut n'arrêterait-elle pas l'attention des hommes, n'aurait-elle pas droit à cette sorte de révérence, de vénération qui entoure les reliques? Sous une formule de politesse qui ouvre

ou ferme les messages adressés aux siens, on sent déjà battre son *cœur mis à nu*. Le rythme de certaines phrases juvéniles est parfois d'une tendresse où affleure un désespoir comme inné chez leur auteur.

Qu'un peu de mystère entoure « l'invention » de cette correspondance ne permet pas de douter de son authenticité. La jeunesse de Philippe Auserve qui la présentait aurait dû inviter à des égards, si ses malheurs qui relèvent de la tragédie antique ne rendaient odieuse la brutalité de ses détracteurs. Voilà qu'un garçon modeste et provincial, éloigné de tout snobisme, a la chance de révéler un document important et, au lieu de l'en féliciter, on l'insulte.

Marc obéit à contrecœur sous la menace d'Élise. J'essaie d'accoutumer l'enfant à ces rigueurs, comme autrefois sa mère. Le bien-être est souvent gagé par une sorte de servitude.

Deux êtres ont-ils une humeur et un tempérament, des caractères différents, ils ont beau appartenir à la même religion, l'interprétation qu'ils lui donneront dans la pratique des jours n'aura rien de commun. Cependant le Principe et la Fin de la théodicée et de la morale étant les mêmes, les divergences de vues semblent tendre, surtout dans les périodes critiques, à un accord;



MARCEL JOUHANDEAU

## Parousie

L'irruption du petit Marc, fils de Céline qui est, on s'en souvient, la fille adoptive de Jouhandeau, va bouleverser l'existence du « couple terrible » à partir du mois de février 1967, date à laquelle l'enfant lui est confié après un long séjour dans un hôpital de rééducation.

Marc, c'est l'ange, auquel Jouhandeau s'attache mieux qu'un père. Jour après jour, presque heure par heure, il suit l'évolution de cet étonnant petit personnage qui parvient au miracle d'opérer, par sa seule présence, un rapprochement entre Élise et l'auteur de *Algèbre des valeurs morales*. La fragilité, l'intelligence, la fulgurante intuition de Marc sont désormais pour Jouhandeau un champ d'observation qu'il se complaît à explorer dans le présent volume jusqu'en juillet 1968. Il note les moindres réflexions de l'enfant, celui-ci effaçant à peu près totalement les autres plans de la vie d'un homme acharné à se connaître et à se faire connaître aussi bien dans le domaine du Bien que dans celui du Mal.

Ce livre serait une réussite, s'il *faisait songer* à *Télémaque* ou à *La Cyropédie*.

*nrf*

PAROUSIE  
940303 Ray: 101 Rea



9 782070 293421  
Extrait de la collection  
Prix: 61.00

75 - XI

